

Numéro 960

26 Novembre 1875

On s'abonne à Paris
RUE DES SAINTS-PÈRES, 30

En province, chez les libraires, à la poste,
aux messageries, par mandat à vue sur
Paris et par timbres-poste.

Les abonnements partent du 1^{er} de chaque
mois.

MODE DE PUBLICITÉ

Toutes les semaines un numéro de
16 pages illustrées. Chaque année (52 nu-
méros) est accompagnée d'une table des
matières, d'un titre et d'une couverture.



Au peu d'esprit que le bonhomme avait
L'esprit d'autrui par complément servait,
Il compilait, compilait, compilait.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

PARIS : Un an..... 6 fr.

— Six mois..... 3 fr.

PROVINCE : Un an..... 8 fr.

— Six mois..... 4 fr. 50

ALSACE-LORRAINE : Un an. 11 fr.

Un numéro affranchi : 15 centimes.

Étranger, suivant les pays.

AVEC UNE GRAVURE DE MODES
par mois, tirée à part et coloriée,
supplément, Paris et province :

Un an (12 gravures)..... 3 fr.

Six mois (6 gravures)..... 1 fr. 50

LE VOLEUR

ALFRED NAQUET

S'il est un homme dont on peut dire avec justice qu'il fait plus de bruit qu'il n'est grand, c'est sans nul doute M. Alfred Naquet. M. Naquet, qui tient de son collègue M. Louis Blanc par la taille et par l'éloquence, tient de son ancêtre Esope par l'esprit et par... autre chose. Partisan déclaré de l'égalité, il n'a pourtant pas pu parvenir à l'établir entre ses deux épaules. Peut-être doit-il à ce caprice de la nature une notable part de son talent, car on sait de quelle réputation jouissent, sous le rapport moral, les individus « marqués au B ».

Quoi qu'il en soit, voici, en quelques lignes, d'après le dictionnaire Vapereau, les antécédents de M. Alfred Naquet.

Réfugié en Espa-



M. NAQUET, d'après une photographie de M. Franck.

gne, vers 1869, par suite d'une condamnation politique, il rentra en France à la faveur de l'amnistie de 1869, et collabora à la *Marseillaise* et au *Rappel*.

Le 4 septembre, il faisait partie des gardes nationaux qui forcèrent l'entrée de la Chambre et proclamèrent la déchéance de l'Empire. Attaché à la délégation du gouvernement, il la suivit à Tours, puis à Bordeaux, où il exerça les fonctions de secrétaire de la commission d'études des moyens de défense. Élu député le 8 février 1871 par le département de Vaucluse, il se démit de son mandat, en présence d'une opposition formidable contre la légalité de son élection, fut réélu par le même département le 2 juillet suivant, et prit place sur les bancs de l'extrême gauche, où il siégea encore aujourd'hui.

NOTRE CADEAU DU JOUR DE L'AN

Il nous paraît utile d'annoncer, dès aujourd'hui, à nos abonnés une nouvelle qui ne saurait leur être qu'agréable, car elle a pour objet une amélioration notable, dont nous serons seuls à

supporter la dépense, sans qu'il leur en coûte ni surcharge dans le prix d'abonnement ni changement d'aucune espèce dans les conditions du journal, qui reste absolument tel qu'il est.

Constamment préoccupés du désir de faire du *Voleur* le plus complet et le plus attrayant de tous les recueils populaires, nous avons eu l'idée d'offrir à nos lectrices, moyennant un léger

nand Cormon, en lui décernant le prix du Salon.

DUEL D'UN ÉLÉPHANT ET D'UN RHINOCÉROS

La mode est en ce moment aux éléphants. Sans parler des aimables pachydermes si chers aux jeunes habitués du Jardin d'acclimatation, théâtres, cirques et ménageries exhibent à l'envi des éléphants civilisés. Mais le rôle que jouent chez nous ces bons et braves animaux n'est rien comparé à celui qu'ils remplissent dans les Indes, où l'éléphant est à la fois le compagnon, le serviteur, l'ami et le défenseur de l'homme. A ce propos, nous trouvons dans un livre très-curieux et très-captivant, récemment publié chez Dentu par madame Louis Jacolliot, sous le titre de : *Trois mois sur le Gange* (1), un épisode véritablement saisissant. C'est le récit d'un combat à mort entre un rhinocéros sauvage et un éléphant domestique nommé *Sravana*, adoré de ses maîtres pour sa douceur, pour son courage et pour tous les services qu'il leur rendait journellement. Nos lecteurs assisteront avec un vif intérêt à cette terrible lutte entre les deux plus puissants animaux de la création, lutte dans laquelle l'éléphant, tout robuste qu'il est, n'en joue pas moins sa vie, car si son adversaire parvient à se glisser sous son poitrail, seul endroit vulnérable pour la terrible corne du monstre, la noble bête est infailliblement éventrée.

La nuit vint. Le dîner, qui se composa uniquement de quelques conserves, fut silencieux, et nous nous jetâmes immédiatement, ma compagne et moi, sur les sofas du salon pour prendre à tout hasard quelque repos.

Je ne veux pas faire parade de bravoure, aussi ne fais-je aucune difficulté d'avouer qu'il nous fut impossible de fermer les yeux; nous revînmes sur le pont. Ces messieurs fumaient leurs cigares, appuyés sur le bordage, sans échanger une parole. On n'entendait que le bruit monotone du fleuve, qui coulait avec ce murmure indéfinissable, qui m'a toujours paru plein d'une mystérieuse mélancolie. A deux pas de nous, sur la berge, une masse noire était accroupie dans les herbes, c'était *Sravana*; son cornac causait à voix basse avec nos macouas.

Nous allions rentrer dans le salon, lorsqu'un hurlement prolongé, assez semblable au béglement du taureau, mais plus sauvage, éclata dans le lointain. Nous tressaillâmes, un frisson me parcourut le corps, un nouveau cri se fit entendre aussitôt, mais plus éloigné que le premier, puis tout retomba dans le silence. Le cornac s'était rapproché de nous.

— C'est le rhinocéros qui essaie sa voix au départ, nous dit-il, il s'est décidé à sortir bien tard ce soir.

Nous lui demandâmes s'il pouvait juger de la direction que l'animal avait prise.

— Il s'en va à six milles d'ici ravager nos rizières qui commencent au sortir de la forêt.

— Qu'est-ce qui te le fait supposer? lui dit M. Stevens.

— C'est que cette forêt n'est pas son lieu de résidence habituelle; nous n'avons ici des rhinocéros que par exception; ils montent des plaines marécageuses des Saunderbonds pour venir manger le riz en vert dont ils sont très-friands; aussi ne les rencontre-t-on jamais ni par bandes, ni même par couples. Ils vont isolément chacun où l'instinct le pousse; comme tous les autres, celui-ci est venu pour manger du riz; il ne peut donc prendre que le chemin des rizières.

A l'heure convenue, notre brave *Tchi-Naga* partit avec *Moniram-Dalal*, qui adressa quelques paroles à *Sravana* pour l'engager à attendre paisiblement son retour; le brave animal, qui n'avait pas bronché au cri du rhinocéros, tellement il était bien dressé, répondit à son maître par un petit grognement plein de caresses, et le cornac et notre *bohis* disparurent dans la forêt.

Une heure s'écoula sans que rien ne vint troubler le silence de notre solitude; nous perçûmes bien, à un moment donné, quelques sons indéfinissables que *Gopal-Chondor* nous assura être des hurlements de panthère noire; mais ils venaient d'une telle distance, qu'il était bien difficile d'en distinguer la provenance.

Plus la nuit s'avancait, plus je sentais mon émotion grandir, et, si je l'eusse osé, je serais revenue sur ma décision. J'espérais que le retour de *Tchi-Naga* mettrait fin naturellement à notre projet. Il n'en fut rien! En arrivant, le *bohis* nous fit un rapport de tout point semblable à celui de *Moniram-Dalal*. Il avait avisé trois baobabs et fait choix d'un, dont la plateforme de l'entre-branche était assez large pour nous tenir fort à l'aise tous les quatre assis ou couchés; de plus, l'arbre choisi était à une distance de plus de deux cents pas du repaire du rhinocéros, et tout à fait sur les bords de l'eau, dans laquelle trempait même l'extrémité de ses basses branches; en cas d'échec de l'éléphant, car il fallait tout prévoir, notre *bohis* ajoutait qu'il nous serait facile de gagner le dingui, qui devrait au point du jour atterrir sous l'arbre, et de nous échapper sans éveiller l'attention de la bête, qui, du reste, en supposant qu'elle fût victorieuse, ne pouvait pas sortir d'un pareil combat dans un état à nous inquiéter beaucoup.

La lassitude et la fraîcheur de la nuit nous avaient calmées, car nous dormions d'un profond sommeil, lorsqu'on vint nous avertir qu'il était temps de partir. Il pouvait être trois heures du matin. Le cornac chargea nos provisions sur le dos de *Sravana* et prit les devants pour la forêt. Nous fîmes mettre à l'eau le petit canot du dingui, car il

était moins dangereux pour nous de nous rendre à destination par le fleuve qu'en suivant la voie de terre. Nous n'emmenions avec nous que notre *bohis* *Tchi-Naga* et deux macouas pour ramer. *Gopal-Chondor* reçut l'ordre de ne laisser descendre personne du bord; nous ne jugeâmes pas à propos de lui donner la consigne de remonter le fleuve au point du jour pour venir accoster près du lieu du combat; le canot que nous devions garder avec nous était facile à cacher sous les arbustes qui garnissaient la berge, et devait suffire à assurer notre tranquillité. Nous partîmes...

Les deux robustes macouas, courbés sur leurs avirons, faisaient voltiger notre embarcation presque sans bruit; la lune se leva au milieu de notre course, illuminant tout d'un coup les sommets des grands bois, pendant que la nappe immense du fleuve était encore dans l'obscurité. Bientôt le flot de lumière envahit tout le Brahmapoutre, et nous ne pûmes retenir un cri d'admiration en face de ce large ruban d'argent, dont les contours sinueux, fortement dessinés par des forêts séculaires, présentaient le plus merveilleux paysage de nuit que l'on puisse rêver.

Au bout d'environ vingt minutes, *Tchi-Naga*, qui tenait la barre, nous échoua sur un lit de sable, en face d'une berge en pente douce dépourvue d'arbustes, et qui formait comme un passage naturel qui permettait de monter facilement dans la forêt.

— Hâtez-vous, nous dit d'en haut une voix que nous reconnûmes pour celle du cornac *Moniram-Dalal*, il n'est pas bon de s'arrêter longtemps ici.

M. Stevens lui ayant demandé l'explication de ces paroles, il répondit :

— Ce passage est un abreuvoir de fauves.

— Pourquoi nous y as-tu fait conduire?

— Je l'ai indiqué à votre *bohis* parce que c'est le seul endroit, à plus d'un mille en amont ou en aval du fleuve, où la berge s'affaisse suffisamment pour permettre de débarquer; voici au surplus les baobabs dont je vous ai parlé; vous voyez, qu'en cas d'alerte, vous ne pourriez pas être plus près de votre embarcation.

Les arbres, en effet, n'étaient guère à plus de cinq pas de nous.

— Ce n'est pas que vous ayiez rien à redouter, continua le cornac, la présence de *Sravana* suffisant à tenir à une respectueuse distance tous les dangereux hôtes de la jungle; cependant une panthère noire, un ours des marais, pourrait tomber à l'étourdie au milieu de vous, et il vaut mieux ne point stationner trop longtemps dans ce chemin creux.

Nous enjoignîmes aux macouas de se cacher avec l'embarcation dans les hautes herbes, un peu au-dessous du passage, tout en restant à portée de la voix; ils devaient accourir au premier signal.

Nous nous hâtâmes alors de gagner le sommet de la berge, où *Moniram-*

(1) Un vol. illustré, 4 fr. et 4 fr. 50 par la poste. L'administration du *Voleur* se charge de faire expédier cet ouvrage contre envoi de 4 fr. 50 en timbres-poste.

Dalal nous attendait avec l'éléphant. Tchi-Naga s'était déjà lancé dans l'arbre qu'il avait choisi, pour s'assurer que l'épais tapis de mousse de l'entre-branches ne contenait aucune cavité qui eût pu servir de demeure à des scorpions et à des serpents. Son inspection terminée, il garnit toute la plateforme intérieure avec des couvertures et redescendit nous annoncer que notre gîte était prêt. Il fut décidé que ma compagne et moi monterions les premières.

Au commandement de son cornac, Sravana s'agenouilla au pied de l'arbre, et présenta le bout de sa trompe recourbée; j'y mis le pied selon les indications de Moniram, et saisissant la courroie du harnachement dont je m'aidai pour maintenir mon équilibre, je me laissai soulever par l'intelligent animal jusqu'à la hauteur de son cou, sur lequel je pris place. Madame Stevens me suivit. Le cornac, assis sur la tête du colosse, lui ordonna de se relever lentement, ce qu'il fit avec une sollicitude telle, que nous ne ressentîmes pas la moindre secousse. A un second commandement, Sravana appuya ses robustes épaules contre le baobab; nous nous levâmes guidées par l'Indou. L'ouverture pour entrer dans l'arbre ne se trouvait pas à plus de cinquante centimètres au-dessus du dos de notre monture; d'une seule enjambée nous gagnâmes l'intérieur, assez spacieux pour nous permettre même de nous y coucher en cas de besoin. Quelques minutes après, ces messieurs étaient près de nous. Tchi-Naga s'installa sur un arbre voisin.

Pour le cas peu probable, mais qu'il fallait cependant prévoir, où l'éléphant serait vaincu par le rhinocéros, nous avions emporté deux longues tresses en fibres de coco qui, passées sous nos bras, devaient servir à nous descendre du baobab, et à gagner l'embarcation qui pouvait accoster jusqu'à nos pieds. Cette opération ne présentait aucun danger, car elle devait se pratiquer en plein jour, et le rhinocéros, en admettant qu'il fût vainqueur, n'aurait rien de plus pressé que de regagner son repaire. Si, contrairement à notre attente, il se retirait de la lutte sain et sauf et que, nous apercevant, il vint charger contre notre inexpugnable forteresse, une seule balle explosible à bout portant dans la gueule, l'œil ou l'oreille, qui sont ses trois seules parties vulnérables, devait en avoir raison avec la plus grande rapidité.

Moniram, qui était resté sur la tête de Sravana, conversait avec nous à voix basse en attendant le moment de prendre position. Il était insouciant et plein d'assurance, comme sont la plupart des Indous au moment de jouer leur vie; fatalistes convaincus, la mort leur cause peu d'effroi; ils la regardent comme un moyen employé par la divinité pour les rappeler à elle. Lorsque la ligne de conduite que nous devions tenir fut bien arrêtée, nos précautions prises et nos préparatifs terminés, le jour n'allait pas tarder à paraître. La

situation était étrange, pleine d'émotions inconnues, le cœur me battait à tout rompre et cependant je constatai que, plus nous approchions du dénoûment, plus mes craintes disparaissaient sous le coup d'une excitation nerveuse qui doublait mes forces; il y avait à peine une heure, j'eusse salué avec joie tout événement qui serait venu nous forcer de renoncer à notre dessein; en ce moment j'appelais de tous mes vœux le lever du soleil et l'apparition du monstrueux adversaire de Sravana.

— L'horizon va blanchir à l'est, nous dit tout à coup Moniram-Dalal, et bientôt les rayons de la chevelure d'Indra illumineront la forêt; puis-je donner un conseil aux saëbs (étrangers)?

— Parle, répondit M. Stevens, notre interprète ordinaire.

— Avant de me rendre à mon poste avec Sravana, je veux vous prier, quoi qu'il arrive, de ne pas faire un seul geste, de ne pas pousser un seul cri!

— Nous serons aussi immobiles que les branches de ce baobab.

— Je voudrais bien aussi vous adresser une autre demande.

— Nous t'écoutons.

— Si Sravana est tué, je le serai aussi.

— Eh bien?

— Les saëbs permettront-ils à Tchi-Naga, qui est de ma caste, de recueillir mon corps et d'accomplir sur mon bûcher les cérémonies funéraires?

— Il sera fait selon ton désir.

— Je voudrais aussi qu'en remontant à Dakka, les saëbs consentissent à s'arrêter à Vellypoor, chez mon maître, pour lui dire que je ne me suis pas enfui avec Sravana, mais que nous avons été tués par la mauvaise bête qui mange le nelly.

— Nous ferons ce que tu demandes, mais nous espérons bien arriver avec toi chez lui, et rendre témoignage de ta bravoure et de celle de ton brave camarade.

— Sravana tuera le rhinocéros, à moins que les dieux n'aient fixé ce jour pour rappeler à eux le fils de Coïliche-Mondoo-Dala. Salam, saëbs, voilà le soleil qui paraît.

En disant ces mots, le brave cornac, quittant la tête de l'éléphant, s'accroupit sur son cou en ramenant la courroie du harnachement sur ses deux jambes pour lui servir de point d'appui. D'un seul claquement de lèvres il donna le signal à Sravana, qui se dirigea en se dandinant, comme s'il allait faire une simple promenade, du côté de la bauge du rhinocéros.

Arrivés à cent mètres environ de nous, ils s'arrêtèrent, et nous entendîmes le cornac adresser au noble animal une allocution amicale dans laquelle, lui rappelant ses prouesses passées, il l'engageait à se montrer digne de sa réputation. L'éléphant arracha une branche de liane en fleurs qui pendait au-dessus de sa tête, et se mit à la torde autour de sa trompe par manière de passe-temps; parfois il tournait légèrement la tête du côté de la bauge du rhinocéros, et en percevant les éma-

nations qui s'en échappaient, il renouait sourdement et frappait du pied la terre. Le cornac alors l'apaisait par quelques paroles.

Avec le soleil, s'étaient levés des milliers d'oiseaux: grands aras blancs à crête rouge, perruches de toutes les nuances, bengalis mouchetés, boulbous à huppe, piverts, épeiches au long bec, oiseaux-mouches aussi brillants que des topazes, etc..., tout cela courait, voltigeait, sautait de branches en branches, animant le feuillage par ses cris joyeux, et les couleurs magiques de son plumage. Cette nature ensoleillée, pleine de parfums et de chants, contrastait singulièrement avec les pensées qui nous agitaient.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées, depuis que Moniram-Dalal avait pris sa position de combat, que nous entendîmes dans le lointain un rugissement semblable à ceux de la veille, mais si faible que celui qui l'avait poussé devait être à une distance considérable encore.

— Voici la bête! s'écria le cornac, et se prosternant sur le cou de l'éléphant sans dégager ses jambes des courroies et portant les deux mains au front, il prononça l'invocation suivante: « O Vischnou! vous qui avez purgé la terre des monstres qui la désolaient, vous qui avez châtié le serpent Caly et anéanti le géant Kayamangasaura, prêtez moi votre assistance! »

Les rugissements continuaient à intervalles inégaux, et nous suivions avec une curiosité exaltée la marche du terrible animal, à l'ampleur qu'il prenait de minute en minute. Tout à coup, il fit son apparition sous les baobabs, se dirigeant lourdement et à petits pas du côté de son repaire... Nous ne songions guère à nous communiquer nos impressions. A la vue de l'horrible bête, je sentis le sang m'affluer au cerveau; pendant quelques secondes, un nuage me passa devant les yeux, les oreilles me bourdonnèrent; mais ce ne fut qu'un éclair, la vivacité même de l'impression fit la réaction plus rapide, et je recouvrai un sang-froid relatif.

Le rhinocéros ne se doutait pas encore de la présence de l'éléphant. Il ouvrit la gueule, comme pour envoyer un dernier cri à la forêt avant de se précipiter dans sa bauge, mais il s'arrêta net... Il venait d'apercevoir son ennemi. Sravana était superbe à voir! A part un mouvement saccadé d'oreilles qui décelait la plus violente colère, le colosse paraissait calme, et de sa trompe continuait à jouer avec la liane en fleurs. Le mangeur de nelly, comme l'appelait le cornac, paraissait digne de son adversaire; il était énorme et dans toute la force de l'âge; quoique moins élevé d'un tiers que l'éléphant, il semblait presque aussi long et aussi gros, et possédait, de plus, cette terrible corne mieux placée pour la lutte que les défenses de son ennemi.

Le moment d'hésitation dura peu: le rhinocéros se précipita, tête baissée, en rugissant, dans la direction de l'éléphant; ce dernier ne broncha pas, mais

quand l'assaillant ne fut plus qu'à trois pas de lui, sautant sur lui-même avec une agilité incroyable de la part d'un pareil animal, il lui envoya une telle ruade que le rhinocéros en ploya sur les genoux. Ce dernier se remit avec rapidité et continua l'assaut; deux fois il fut repoussé de la même manière. Je renonce à dépeindre les cris, les hurlements qui accompagnaient la lutte. Sravana, muet en commençant, avait fini par se mettre de la partie et sa grande voix emplissait toute la forêt. En voyant comment le rhinocéros recevait les coups de son terrible adversaire, sans faiblir, nous craignons à tout moment qu'un faux pas, une manœuvre hasardée de ce dernier ne le lui livrât. Si l'éléphant le laissait pénétrer sous son poitrail, c'en était fait de lui. A une troisième tentative, Sravana, doublant sa riposte, fit rouler le rhinocéros sur l'herbe; il se précipita les défenses en avant pour les lui plonger dans le corps et le maintenir sous ses pieds puissants. Son ennemi était déjà relevé, mais il put, grâce à un étourdissement momentané, le saisir de la trompe par la corne. Voyant le danger, le rhinocéros s'arc-bouta des quatre pieds et pendant quelques instants l'éléphant essaya vainement de l'attirer sous lui.

Jusqu'à ce moment l'éléphant, quoique échauffé par la lutte et la haine invétérée qu'il porte à tous les animaux sauvages, même à ceux de sa propre espèce, n'était pas entré dans une de ces terribles fureurs auxquelles rien ne résiste; il obéissait à la direction de Moniram-Dalal qui, cramponné sur son cou, le forçait à ménager ses forces, en laissant son adversaire s'épuiser par d'inutiles assauts. Mais à ce jeu-là Sravana s'était monté peu à peu, et bientôt son cornac, le voyant au degré voulu d'excitation, le laissa maître de terminer le combat à son gré.

— Po! s'écria-t-il d'une voix retentissante, en avant!

En entendant cette parole, l'éléphant lâcha subitement le rhinocéros, et, se mettant à bondir autour de lui, lui administra une véritable pluie de ruades, au milieu desquelles l'horrible bête, ne trouvant pas le moyen de joindre son ennemi, commença à hurler de douleur. Au bout de dix minutes environ de ces terribles assauts, pendant lesquels les feuilles, la mousse et les branches d'arbres tourbillonnaient autour des deux combattants, Sravana saisit de nouveau son adversaire par la corne, et d'un effort suprême le coucha sur le côté; à peine ce dernier avait-il cette fois touché terre, que les deux défenses de l'éléphant le clouaient sur le sol, et l'on vit aussitôt la tête du colosse vainqueur se lever et s'abaisser avec rage, broyant les os, fouillant les entrailles de son ennemi désarmé. Debout sur son courageux compagnon, Moniram-Dalal poussa un frénétique hurrah!

Je détournai la tête. Le rhinocéros ne rugissait plus... il agonisait sous les coups furieux de son ennemi, ses der-

nières plaintes avaient revêtu un singulier caractère de douceur... J'aurais voulu Sravana plus généreux dans la victoire. Lorsqu'il se décida à s'arrêter, il n'avait plus sous lui qu'un amas de chairs et d'ossements. Quand nous fûmes descendus du baobab, nous pûmes, à l'aide de la colonne vertébrale, d'un fémur et d'un tibia du rhinocéros, rétablir la taille de l'animal et la mesurer; il portait quatre mètres trente de longueur, sur deux mètres vingt-cinq de hauteur.

Moniram-Dalal lui coupa la corne et les sabots des quatre pieds pour les porter à son maître.

M^{me} LOUIS JACOLLIOT.

PAR-CI, PAR-LÀ

Il s'est passé ces jours derniers dans le monde de la presse un scandale éclatant sur lequel tous ou presque tous les journaux parisiens ont, de propos délibéré, gardé le plus profond silence. Le VOLEUR, qui n'a sans doute pas, pour rester muet, les raisons qui ferment la bouche à ses confrères, ne se croit pas tenu vis-à-vis de ses lecteurs à la même discrétion.

Toutefois la chose est délicate et demande certains ménagements, car, à casser les vitres, on risquerait de s'attirer ou une méchante affaire ou un vilain procès.

Sachez donc que ce duel à coups de plume (il n'a pas dépendu de l'un des tenants que le conflit ne se vidât à coups d'épée) a pour origine et pour cause un rébus publié dans l'*Univers*, soi-disant d'après une feuille italienne. Il s'agit d'une pierre jetée par feu Mathieu, de l'Institut, dans les carreaux du *Figaro*. Je déclare que, pour ma part, j'ai longtemps tourné et retourné dans tous les sens cet hiéroglyphe sans pouvoir réussir à en trouver la clé; car de m'en tenir au sens apparent — sens plus obscène encore que venimeux, — de cette phrase amphibologique, c'est une idée qui ne me fût jamais venue à l'esprit, étant donné le caractère d'un journal qui se dit chrétien et auquel les convenances imposent plus qu'à tout autre le respect de soi-même et de ses lecteurs.

Il faut croire que c'est pourtant le sens auquel s'était arrêtée la rédaction du *Figaro*, puisque, dès le lendemain de l'apparition de cette malencontreuse énigme, deux de ses membres, MM. Francis Magnard, co-rédacteur en chef, et Périer, secrétaire de la rédaction, venaient dans les bureaux du journal agresseur, demander soit une explication satisfaisante, soit un désaveu, soit une réparation par les armes.

De ces trois termes de l'*ultimatum*, lequel l'*Univers* a-t-il accepté? Ni le premier, ni le second, et bien moins encore le troisième. L'endosseur de l'article incriminé, un sieur Paul La-

peyre, — un nom nouveau dans les colonnes de l'*Univers*, — s'est défendu de toute intention malveillante, alléguant que l'allusion injurieuse que le *Figaro* croyait y lire lui avait complètement échappé. A ce moment est accouru à la rescousse M. Eugène Veillot, lequel a décliné tout accord amiable et péremptoirement refusé toute espèce de satisfaction.

A la suite de cette entrevue, allées et venues de témoins, tous pareillement accueillis par une fin de non-recevoir. Naturellement chacun des deux partis se donne les gants de l'aventure. M. Magnard affirme hautement avoir fort malmené M. Lapeyre et très-vertement dit son fait à M. Eugène Veillot; à quoi M. Lapeyre riposte non moins haut qu'il lui a suffi d'un geste héroïque pour faire repasser à ses adversaires la porte de son cabinet, tandis que M. Eugène Veillot, plus explicite que son collègue, se plaît à sténographier *in extenso* les détails de cette scène épique, laquelle, comme on le pense bien, ne tourne pas, dans son récit, à la gloire de M. Magnard.

Dans ce chaos d'affirmations contradictoires, où est la vérité? Je l'ignore. Mais ce qui perce à travers la brume, en dépit des dénégations de l'*Univers*, c'est que le sieur Lapeyre n'est qu'un homme de paille derrière lequel s'embusque, pour tirer plus à l'aise, l'escopette des frères Veillot, et que pour tout dire en un mot, les deux font Lapeyre.

*
*
*

Peut-être trouverait-on la cause de l'humeur batailleuse de MM. Veillot frères en remontant à leur berceau. Peu de lecteurs soupçonnent, je le parierais, que ces deux apôtres de « l'éreintement » ont vu le jour sur la terre classique de la matelote, dans l'arrière-boutique d'un marchand de vin. Cette curieuse révélation est consignée tout au long dans un petit volume intitulé *Bercy* et signé d'un enfant du pays, M. Alfred Sabatier.

Au numéro 22, sur le quai, il y avait une petite gargote portant pour enseigne : *Au Soleil d'or*. Sur le mur de cette boutique, nous nous souvenons d'avoir vu, il y a une trentaine d'années, une *peinture* (rien de *Rosa Bonheur*), représentant un lapin pendu, ce qui signifiait qu'à l'intérieur de la maison on accommodait la gibelotte. Cette guinguette était tenue par madame François Veillot. Son mari, honnête ouvrier, travaillait dans les magasins de vins de son état de tonnelier.

Demandez aux voisins survivants de l'époque des renseignements sur cette ancienne maison reconstruite et remplacée depuis par un café, ils vous répondront que la *mère François*, — qui a laissé à Bercy un bon souvenir, — donna le jour à quatre enfants, deux garçons et deux filles : Louis, Eugène, Annette et Victoire.

Louis et Eugène allaient à l'école mutuelle, chez le père Denelle, qui a fait d'excellents élèves... et de bien mauvais (tout le monde ne va pas à *Corinthe*, n'est-ce pas?)